FRAGMENTS DE L'ESSAI SUR LE GOUT

*En 1753, Monteſquieu ſe vit ouvrir, non ſans une certaine ſatiſfaction, les portes de l'*Encyclopédie *par d'Alembert qui lui demanda de rédiger les deux articles* Démocratie *&* Deſpotiſme.

Dans ſa réponſe (a), le 16 novembre 1753, Monteſquieu dit: « Quant à mon introduction dans l'*Encyclopédie*, c'eſt un beau palais où je ſerais bien curieux de mettre les pieds. » *Mais le choix de ces deux articles ne lui convenait pas; & il propoſa à d'Alembert de ſe charger plutôt du mot* Goût : « Il me vient à l'eſprit que je pourrai prendre, peut-être, Goût & que je prouverai bien que *difficile eſt proprie communia dicere* ».

L'article Goût *fut rédigé par Voltaire, mais il fut ſuivi de l'*Eſſai ſur le Goût, avec cette note : « Nous joindrons à cet article le fragment ſur le goût que M. le Préſident de Monteſquieu deſtinait à l'*Encyclopédie*... Ce fragment a été trouvé imparfait dans ſes papiers. L'auteur n'a pas eu le temps d'y mettre la dernière main (*b*). »

*L'*Eſſai ſur le Goût *fut publié en 1758 dans les* Œuvres Complètes. (*c*) *On en trouvera le texte reproduit dans le tome I de la préſente édition (d). Il fut repris dans les* Œuvres poſthumes *(e), en*

(*a*) *Lettre de Monteſquieu à d'Alembert*, Gébelin, *Correſpondance*, II, p. 492.

(*b*) *Cf.* l'*Encyclopédie*, 1775, t. VII, art. *goût*.

(*c*) Pp. 609—638.

(*d*) Edition Nagel, t. I, p. 611.

(*e*) *Œuvres poſthumes de M. de Monteſquieu*, Londres, Paris, de Bure, 1783, p. 137.

1783, ſous le titre de: Réflexions ſur les cauſes du plaiſir qu'excitent en nous les ouvrages d'eſprit & les productions des beaux-arts. *L'édition de 1798 y ajouta le chapitre intitulé:* des Règles.

Cependant quelques fragments avaient échappé à ces éditeurs. Ils furent découverts & publiés en 1804, dans les Annales littéraires *(a) par le baron Walckenær. Erneſt Laboulaye a reproduit dans ſon édition (b) une lettre non ſignée adreſſée de Bordeaux, le 29 ventôſe an IV, à Walckenær, dans laquelle ſon correſpondant anonyme lui annonce l'envoi d'un fragment de l'*Eſſai ſur le Goût *qui aurait été ſauvé des flammes par le ſecrétaire de M. de Secondat, lorſque ce dernier ſe réſigna à jeter au feu, vers la fin de 1793,* « beaucoup de papiers & de manuſcrits de ſon père dans la crainte qu'on ne vint à y découvrir des prétextes pour inquiéter ſa famille ». *Laboulaye attribue cette lettre à Millin, mais nous croyons plutôt que le correſpondant anonyme bordelais du baron Walckenær pourrait bien être ſon intime ami le préſident à la Cour Charles Roullet. Nous avons en effet retrouvé dans les collections d'autographes des Archives de la Ville de Bordeaux (c) une autre lettre de Walckenær à Roullet, datée du 12 germinal, dans laquelle il lui demande s'il a quelque eſpoir de ſe procurer:* « de nouveaux fragmens qui pourroient ſe trouver dans les manuſcrits de l'Eſſai ſur le Goût ». *Et il ajoute:* « j'en veux publier une nouvelle édition. » *Nous n'avons pu vérifier notre hypothèſe, car nous n'avons retrouvé aucune trace de la lettre citée par Laboulaye.*

Quoiqu'il en ſoit, nous donnons ici les fragments publiés par Walckenær, qui, avec les morceaux inutiliſés rejetés par Monteſquieu dans les Penſées *(d) complètent l'*Eſſai *paru dans l'édition de 1758. Nous avons collationné ſur le manuſcrit original autographe conſervé à la Bibliothèque Nationale (e) le texte quelque peu fautif de Laboulaye. Ce manuſcrit fait partie d'un recueil d'autographes. Les deux feuillets qui nous intéreſſent ont été intervertis. Sur le premier, relié après le ſecond, on lit cette note de Walckenær:* « Manuſcrit de Monteſ-

(*a*) T. II, p. 301.
(*b*) *Œuvres complètes*, t. VII, p. 113.
(*c*) Arch. Mun. Bx. ms. 133, p. 188.
(*d*) *Penſées* « Sur le Goût & les Ouvrages d'Eſprit. »
(*e*) B. N. nouv. acq. fr., Ms. n° 717, f. 28 & 29.

quieu imprimé pour la première fois dans les *Archives Littéraires* avec deux autres fragments. Ils viennent de M. de Secondat. Walckenær. »

DES RÈGLES

TOUS les ouvrages de l'art ont des règles générales, qui ſont des guides qu'il ne faut jamais perdre de vue. Mais comme les lois ſont toujours juſtes dans leur être général, mais preſque toujours injuſtes dans l'application, de même les règles, toujours vraies dans la théorie, peuvent devenir fauſſes dans l'hypothèſe. Les peintres & les ſculpteurs ont établi les proportions qu'il faut donner au corps humain, & ont pris pour meſure commune la longueur de la face ; mais il faut qu'ils violent à chaque inſtant les proportions à cauſe des différentes attitudes dans leſquelles il faut qu'ils mettent les corps ; par exemple, un bras tendu eſt bien plus long que celui qui ne l'eſt pas. Perſonne n'a jamais plus connu l'art que Michel-Ange ; perſonne ne s'en eſt joué davantage. Il y a peu de ſes ouvrages d'architecture où les proportions ſoient exactement gardées ; mais, avec une connoiſſance exacte de tout ce qui peu faire plaiſir, il ſembloit qu'il eût un art à part pour chaque ouvrage.

Quoique chaque effet dépende d'une cauſe générale, il s'y mêle tant d'autres cauſes particulières que chaque effet a, en quelque façon, une cauſe à part : ainſi l'art donne les règles, & le goût les exceptions ; le goût nous découvre en quelles occaſions l'art doit ſoumettre, & en quelles occaſions il doit être ſoumis.

PLAISIR FONDÉ SUR LA RAISON

J'ai dit ſouvent que ce qui nous fait plaiſir doit être fondé ſur la raiſon ; & ce qui ne l'eſt pas à certains égards, mais parvient à nous plaire par d'autres, doit s'en écarter le moins qu'il eſt poſſible.

Et je ne ſais comme il arrive que la ſotiſe de l'ouvrier, bien marquée, fait que l'on ne peut plus ſe plaire à ſon ouvrage ; car dans les ouvrages de goût il faut, pour qu'ils plaiſent, avoir une cer-

taine confiance à l'ouvrier, que l'on perd d'abord lorſque l'on voit, pour première choſe, qu'il pèche contre le bon ſens.

Ainſi, lorſque j'étois à Piſe, je n'eus aucun plaiſir lorſque je vis le fleuve Arno peint dans le ciel avec ſon urne qui roule des eaux. Je n'eus aucun plaiſir à Gênes de voir des ſaints dans le ciel, qui ſouffroient le martyre. Ces choſes ſont ſi groſſières qu'on ne peut plus les regarder.

Lorſqu'on entend dans le ſecond acte de *Thyeſte* (*a*), de Sénèque, des vieillards d'Argos qui, comme des citoyens de Rome du temps de Sénèque, parlent des Parthes & des Quirites, & diſtinguent les ſénateurs des plébéiens, mépriſent les bleds de la Libye, les Sarmates qui ferment la mer Caſpienne, & les rois qui ont ſubjugué les Daces, une pareille ignorance fait rire dans un ſujet ſérieux. C'eſt comme ſi, ſur le théâtre de Londres, on introduiſoit Marius diſant que, pourvu qu'il ait la faveur de la Chambre baſſe, il ne craint point l'inimitié de celle des Pairs, ou qu'il aime mieux la vertu que tout ce que les grandes familles de Rome font venir du Potoſe (*b*).

Lorſqu'une choſe eſt, à certains égards, contre la raiſon, & que, nous plaiſant par d'autres, l'uſage ou l'intérêt même de nos plaiſirs la fait regarder comme raiſonnable, comme nos opéras, il faut faire en ſorte qu'elle s'en écarte le moins poſſible. Je ne pouvois ſouffrir en Italie de voir Caton & Céſar chanter des ariettes ſur le théâtre ; les Italiens, qui ont tiré de l'hiſtoire les ſujets de leur opéra, ont montré moins de goût que nous, qui les avons tirés de la Fable ou des romans. A force de merveilleux, l'inconvénient du chant diminue, parce que ce qui eſt ſi extraordinaire paroît mieux pouvoir s'exprimer par une manière plus éloignée du naturel ; d'ailleurs, il ſemble qu'il eſt établi que le chant peut avoir dans les enchantemens & dans le commerce des dieux une force que les paroles n'ont pas ; il eſt donc là plus raiſonnable, & nous avons bien fait de l'y employer.

(*a*) Tragédie de Sénèque.

(*b*) Ancienne ville & montagne du Pérou riche en minerai d'argent. « Tout l'or du Potoſe » était devenu une expreſſion courante ſynonyme de richeſſes fabuleuſes.

DE LA CONSIDÉRATION DE LA SITUATION MEILLEURE

Dans la plupart des jeux folâtres, la ſource la plus commune de nos plaiſirs vient de ce que, par de certains petits accidens, nous voyons quelqu'un dans un embarras où nous ne ſommes pas, comme ſi quelqu'un tombe, s'il ne peut échapper, s'il ne peut ſuivre ; ... de même, dans les comédies, nous avons du plaiſir de voir un homme dans une erreur où nous ne ſommes pas.

Quand nous voyons tomber quelqu'un, nous nous perſuadons qu'il a plus de peur qu'il n'en doit avoir & cela nous divertit (*a*) ; de même, dans les comédies, nous prenons plaiſir à voir un homme plus embarraſſé qu'il ne devroit l'être. Comme lorſqu'un homme grave fait quelque choſe de ridicule, ou ſe trouve dans une poſition que nous ſentons n'être pas d'accord avec ſa gravité, cela nous divertit (*b*) : de même, dans nos comédies, quand un vieillard eſt trompé, nous avons du plaiſir à voir que ſa prudence & ſon expérience ſont les dupes de ſon amour & de ſon avarice (*c*).

[Lorſque quelque étourdi tombe, il nous divertit parce qu'il eſt dans le cas où il peut être convaincu de ſon étourderie ; ainſi dans nos comédies, quand un jeune homme fait des folies, il nous réjouit, parce que nous jugeons qu'il ſent qu'il ne peut les imputer qu'à lui-même.] (*d*)

Lorſqu'un enfant tombe, au lieu d'en rire nous en avons pitié, parce que ce n'eſt pas proprement ſa faute, mais celle de ſa foibleſſe ; de même lorſqu'un jeune homme, aveuglé par ſa paſſion, a fait la folie d'épouſer une perſonne qu'il aime, & en eſt puni par ſon père, nous, nous ſommes fâchés de le voir puni & devenir mal-

(*a*) *Première rédaction :* « Lorſque nous voyons que quelqu'un tombe nous avons du plaiſir de le voir dans un embarras où nous ne ſommes pas. » Cette rédaction a été biffée par Monteſquieu & remplacée, entre les lignes, par la ſeconde.

(*b*) *Première rédaction :* « Quand un homme grave tombe, il nous divertit parce qu'il eſt dans le cas où ſerait un étourdi. » Biffée & remplacée par la ſeconde rédaction, entre les lignes.

(*c*) *Première rédaction :* « de voir que ſa prudence & ſon expérience lui ont été inutiles, il eſt auſſi dupe qu'un jeune homme. » Biffée & remplacée entre les lignes par la ſeconde rédaction.

(*d*) *En marge, de la main de Monteſquieu :* Paſſer cet article.

heureux pour avoir ſuivi un penchant naturel, & avoir plié à la foibleſſe de la condition humaine.

Enfin comme, lorſqu'une femme tombe, toutes les circonſtances qui peuvent augmenter ſon embarras augmentent notre plaiſir, de même, dans les comédies, nous nous divertiſſons de tout ce qui peut augmenter l'embarras de certains perſonnages.

Et tous les plaiſirs ſont fondés, ou ſur notre malignité naturelle, ou ſur l'averſion que nous donne pour de certains perſonnages l'intérêt que nous prenons pour d'autres. Et le grand art de la comédie conſiſte donc à bien ménager & cette affection & cette averſion, de façon que nous ne nous démentions pas d'un bout de la pièce à l'autre, & que nous n'ayions point du dégoût ou du regret d'avoir aimé ou haï. Car on ne peut guère ſouffrir qu'un caractère odieux devienne favorable que lorſqu'il y a raiſon pour cela dans le caractère même, & qu'il s'agit de quelque grande action qui nous ſurprend, & qui peut ſervir au dénoûment de la pièce.

PLAISIR CAUSÉ PAR LES JEUX, CHUTES, CONTRASTES

Comme dans le jeu de piquet nous avons le plaiſir de démêler ce que nous ne connoiſſons pas par ce que nous connoiſſons, & que la beauté de ce jeu conſiſte à paroître nous montrer tout & cependant nous cacher beaucoup, ce qui pique notre curioſité ; ainſi, dans les pièces de théâtre, notre âme eſt piquée de curioſité, parce qu'on lui montre de certaines choſes & qu'on lui en cache d'autres ; elle tombe dans la ſurpriſe, parce qu'elle croyoit que les choſes qu'on lui cache arriveroient d'une certaine façon, qu'elles arrivent d'une autre, & qu'elle a fait, pour ainſi dire, de fauſſes prédictions ſur ce qu'elle a vu.

Comme la beauté du jeu de l'hombre (*a*) conſiſte dans une certaine ſuſpenſion mêlée de curioſité des trois différens événemens qui peuvent arriver, la partie pouvant être gagnée, remiſe, ou perdue codille (*b*), de même, ce qui fait que l'on eſt toujours ſuſpendu & qu'on eſt ſouvent obligé de changer ; ainſi, dans nos pièces

(*a*) Jeu de cartes venu d'Eſpagne.

(*b*) « Faire gagner codille », gagner ſans avoir fait jouer. Terme du jeu de l'hombre.

de théâtre, nous ſommes tellement ſuſpendus (*a*) & incertains, que nous ne ſçavons ce qui arrivera ; & tel eſt l'effet de notre imagination, que lorſque nous avons vu la pièce mille fois, ſi elle eſt belle, notre ſuſpenſion &, ſi je l'oſe dire, notre ignorance reſtent encore ; car pour lors nous ſommes ſi fort touchés de ce que nous entendons actuellement, que nous ne ſentons plus que ce qu'on nous dit ; & ce qui nous paroît devoir ſuivre de ce qu'on nous dit, & que ce que nous connoiſſons d'ailleurs, & ſeulement par mémoire, ne nous fait plus aucune impreſſion.

(*a*) *Première rédaction :* « dans nos comédies nous ſommes ſuſpendus, ſurtout dans l'acte du milieu. » Cette rédaction a été biffée & remplacée, entre les lignes, par la ſeconde.